

Ainsi que l'avait prédit le négrier, les sauvages danseurs se ruèrent sur la boisson qui leur était versée. Tous voulurent avoir bonne part. Ceux des nègres qui s'étaient cachés accoururent. Déjà les vapeurs de l'eau-de-vie montaient au cerveau de Louma.

— La femme, la blanche ! dit-il.

Il se leva et vint vers Catherine.

— Attends, dit Calao, assieds-toi là. Ta dignité de roi ne te permet pas d'agir ainsi. Je veux te la remettre comme il convient. Pense à être agréable à ta fiancée.

— C'est bien, je suis roi, je sais ce que je dois faire. J'attendrai cinq minutes.

XXXXVIII

LA LIVRAISON.

Le chameau de Catherine plia les genoux. Calao fit approcher six hommes. Quatre d'entre eux saisirent les pieds et les mains de la captive, un autre empoigna sa chevelure à pleine main, pendant que le dernier la prenait par la ceinture. Tout mouvement volontaire était impossible à la patiente. Les six négriers la portèrent sur l'instrument de supplice et l'y fixèrent solidement. Calao, qui prévoyait que sa marchandise chercherait à se briser la tête sur les pierres, avait fait placer le double Y, de façon à empêcher cet acte de désespoir.

Ces préparatifs avaient à peine duré deux minutes.

— Puissant roi, dit Calao en s'approchant de Louma, je suis prêt à accomplir ma promesse ; puis-je compter que tu tiendras la tienne.

— Prends tout, mais donne-moi la blanche, répondit cette brute déjà ivre.

— Quelle amitié feras-tu à ta fiancée, avant de l'introduire dans ta royale case ?

— Je sais ce que je dois faire, répliqua Louma en s'avancant avec une gamelle pleine d'eau-de-vie. Femme blanche ! continua-t-il, je suis roi tout-puissant. Tous ces nègres sont mes sujets, je puis leur faire trancher la tête sans avoir à en rendre compte à qui que ce soit. J'ai autant de femmes dans ma case que dix rois mes voisins

Je commande à vingt satrapes. Je suis beau et fort, regarde-moi. Tu seras ma femme. Je t'offre, comme preuve de la passion que tu m'as inspirée, un bol plein d'une liqueur qui donne la vie et la force. Bois en mon honneur ! acheva-t-il en présentant l'écuelle à sa future favorite.

— Grand roi, dit Calao, malgré ta puissance et ton courage, tu ignores les usages du pays où est née cette belle jeune fille. Elle ne connaît pas non plus les sages lois que tu as dictées. Elle désire observer dans ton royaume les coutumes de son lieu de naissance. Là les parents de la fiancée ne la livrent à son mari que chargée de liens. Le mari a ainsi un double plaisir.

— Je comprends, les blancs sont très instruits dans la science. Ils prennent leurs femmes comme si elles n'étaient pas à eux. J'approuve cet usage. Je vais lui faire boire cette bonne liqueur, cela la rendra encore plus aimante.

En prononçant ces paroles, Louma approcha sa gamelle des lèvres de Catherine, qui détourna la tête avec dégoût et repoussa de la main l'affreux breuvage. Une partie de l'eau-de-vie tomba à terre. Louma, qui regrettait le liquide répandu, s'empressa de boire ce qui restait dans la jatte, pour diminuer ses regrets.

— Méchante femme ! dit-il après avoir bu.

— Mais belle, fit Calao en découvrant la gorge de sa captive.

Louma eut un tressaillement de convoitise.

— Amenez-la-moi sans tarder, dit-il.

Et il s'éloigna en se tenant avec peine sur ses jambes et en riant d'un rire bestial.

Lorsque le royal ivrogne rentra dans sa case, tout y était prêt ; la chambre nuptiale était libre, un large drap blanc y servait de tapis, de siège et de lit à la fois. Ses femmes étaient dans des cases voisines de la sienne. Elles chantaient la grandeur et la gloire de leur seigneur.

Six négriers portaient Catherine sur leurs épaules, vingt la précédaient, le fusil armé, vingt autres la suivaient. Calao et quatre de ses hommes, le sabre en main, constituaient une garde dont la consigne était de hacher la captive blanche au premier commandement.

Au milieu de cette sinistre escorte, Catherine pressentait vaguement que son salut était proche. Elle ne comptait plus sur la victoire de son frère et de ses amis, mais elle pensait que Louma ivre-mort ne serait pas capable de l'empêcher de se tuer ou de fuir peut-être.

Le cortège s'avancait lentement. Calao avait fait placer sur le flanc de son convoi plusieurs lascars qui distribuaient à tout venant des rasades d'alcool contenant un soporifique.

La nuit venait ; l'obscurité régnait déjà dans les cases, Calao avait choisi son moment.

Le sinistre cortège était à la hauteur de la première hutte du village. Boukra commanda la halte. Il sonda du regard les alentours, puis il dit :

— Rien, nous pouvons nous avancer sans crainte. Femme, continuait-il en interpellant brusquement Catherine, il est temps encore, veux-tu être mon associée ?

Elle ne répondit que par un mot :

— Jamais !

— N'en parlons plus, dit Calao. Tu préfères le déshonneur, tu y cours.

Le cortège approchait de la case du roi.

Louma rugissait comme un fauve dans son gourbi.

Le négrier détacha quelques hommes pour connaître la cause de ces hurlements.

— Il s'impatiente, dirent les hommes à leur retour.

Quelques minutes plus tard, les six porteurs remettaient Catherine entre les mains des esclaves noirs de leur impatient souverain.

XXXXIX

CE QUE PEUT LE DÉVOUEMENT

Revenons sur nos pas et rejoignons Paul et ses compagnons au moment où ils s'élancent pour tourner le village.

Henri avait dit :

— Courons !

Et ils avaient courus.

Il avait remarqué que le village se vidait, que ses habitants s'empressaient de se rendre à la fête, là où l'on distribuait gratuitement de l'eau de feu. Le fiancé de Catherine entre-voyait la possibilité d'arriver assez près de la case royale pour s'y faire tuer sous les